

Noël s'assit, sur l'herbe glacée au rebord du chemin. D'amères sanglots soulevaient sa poitrine ; il sentait son courage s'engourdir.

—Vaincu ! murmurait-il ; vaincu, fugitif... mort peut-être !

Puis il ajoutait avec désespoir :

—Qui sauvera désormais Madame Marguerite ?

Noël s'endormit. Il eut un rêve étrange.

Il vit la dame de Malestroit abandonnée au milieu des marais et poursuivie par un monstre hideux. Lui, Noël était trop faible pour combattre le monstre.

Il appela la femme blanche et lui montra Marguerite qui se mourait.

La femme blanche étendit ses deux longs bras. D'une main elle saisit Marguerite, qu'elle mit à l'abri dans l'un des plis de sa robe de brouillard ; de l'autre, elle étouffa le monstre, dont elle jeta les membres broyés dans le tournant.

Puis il s'éveilla en sursaut. Des pas de lourds chevaux de guerre ébranlaient le sol. Noël se frotta les yeux, et, à la faible lueur du crépuscule, qui était descendu pendant son sommeil, il vit des cavaliers s'avancer. Les cavaliers venaient de Quimper.

Chantepie franchit vivement le talus sur lequel il s'était endormi et se tapit derrière la haie.

Les cavaliers riaient, chantaient et s'entretenaient ; on voyait briller çà et là les mèches de leurs arquebuses.

—Or, çà, mes fils, disait celui qui marchait en tête, il vous faudra bientôt retener vos langues, si nous voulons surprendre le sanglier dans sa bauge et l'abattre sans qu'il nous fasse sentir ses défenses.

—Bah ! répondit un autre, ses défenses sont coupées, et nous aurons bon marché de ce gibier édenté.

—Prenez garde ! reprit le premier. Malestroit, si bas que nous l'ayions mis, s'acculera, et, avant que nous sonnions sa mort, plus d'un parmi vous aura vidé les arçons.

Chantepie mit la main sur son cœur pour en contenir les battements précipités. Il se coula sans bruit le long de la haie afin de suivre les cavaliers, et tendit avidement l'oreille.

—Il mourra comme est mort le vieux de Guer... un vaillant soldat !

—Un vaillant soldat ! oui... Combien Malestroit a-t-il conservé d'hommes d'armes ?

—Je ne sais au juste, répondit en riant le chef du détachement. Son camp, qui est à deux lieues d'ici, sur le chemin du Faouët, se compose de quatre tentes.

Les cavaliers huguenots poussèrent en chœur un éclat de rire.

—Avec soixante arquebuses que nous sommes, dit l'un d'eux, et l'avantage que nous donne une surprise, Malestroit n'aura pas beau jeu.

Ils continuèrent de causer ainsi bruyamment et sans se contraindre, pendant une demi-heure, puis le silence s'établit dans leurs rangs.

Noël les suivait toujours. Il ne savait point le lieu précis où campait Amaury de Malestroit, et ne pouvait aller le prévenir.

—Cachez vos mèches ! dit tout-à-coup le chef des huguenots à un détachement du chemin.

Les cavaliers exécutèrent cet ordre aussitôt.

Chantepie s'élança sur le talus de la route, au risque de se faire découvrir, et aperçut un feu qui brillait dans la campagne. Alors, il prit sa course et s'efforça de devancer le détachement. Mais les cavaliers, à mesure qu'ils approchaient, pressaient le pas davantage et Noël était bien las. Tout ce qu'il pouvait faire était de se tenir toujours au niveau du front des huguenots. Il se désespérait et sentait qu'il arriverait trop tard.

Heureusement, les cavaliers n'avaient nul soupçon de sa présence. A portée d'arquebuse du camp, ils s'arrêtèrent pour prendre à loisir leurs dernières dispositions. On distinguait alors parfaitement les soldats de Malestroit, assis ou couchés autour d'un grand feu. Debout, à l'écart, une douzaine d'homme d'armes tenaient conseil. C'était tout ce qui restait de l'armée qui avait traversé victorieusement naguère la Basse-Bretagne, sous les ordres du bâtard de Lorraine, lieutenant de Monsieur Mercœur.

Chantepie, épuisé de fatigue, retrouva force en ce moment. Il franchit rapidement la distance qui le séparait du camp, et vint tomber, haletant, aux pieds de Malestroit.

—Fuyez ! dit-il ; le tems est passé de se défendre. Soixante arquebuses sont braquées sur vous en ce moment.

Amaury détourna vers lui son regard calme et hautain.

—Qui es-tu, pour conseiller à Malestroit de fuir ? demanda-t-il.

—Hélas ! Monseigneur, dit Noël qui mit un genou en terre, je suis votre soumis vassal, et je viens, de par Madame Marguerite, requérir votre secours.

—Marguerite ! s'écria le sire de Malestroit en pâlisant.

—Fuyez, par pitié ! fuyez ! reprit Chantepie ; qui protégera, si vous succombez, Madame Marguerite et son fils ?

Amaury passa sa main sur son visage. Involontairement, il tourna les yeux vers la route de Quimper, et vit briller dans l'ombre un ou deux points lumineux.

—Il y a là-bas, en effet, des arquebuses ! dit-il... Puis, se tournant vers les soldats couchés près du feu.

Alerte ! cria-t-il d'une voix contenue ; rampez vers les tentes et saisissez vos armes.

A ce mouvement, les soldats huguenots s'ébranlèrent, et franchirent au galop la distance qui les séparait des gens de Malestroit.

—Haut la mèche ! cria le chef.

Soixante détonnations suivirent de près ce commandement.

—Malestroit, Malestroit, pour Notre-Dame ! cria à son tour Amaury, qui avait enfourché son cheval.

Quelques soldats se relevèrent çà et là ; la plupart avaient été balayés par l'arquebuse.

Mais au moment où les Huguenots se réjouissaient et criaient : A sac Amaury, sortant de l'ombre à la tête de ses douze hommes d'armes, vint fondre sur eux à l'improviste. Ce fut une horrible mêlée. Chaque fois que Malestroit levait sa lourde épée, un homme tombait. Au bout de quelques minutes, une vingtaine de huguenots, désarmés, blessés, malmenés, reprenaient à toute bride la route de Quimper.

—Où est l'enfant qui nous a donné l'alarme ? demanda Amaury en essuyant son épée sur la crinière de son cheval.

Chantepie se présenta. Il tenait, lui aussi, une épée à la main, — une épée sanglante.

—Tableu ! s'écria joyeusement Amaury, nous voici munis d'un homme d'armes de plus, ce me semble !... Quel âge as-tu, vaillant champion ?

Chantepie ne répondit point et baissa tristement la tête.

—Piût au ciel, Monseigneur, dit-il, que tous ces braves soldats qui sont là, couchés dans la poussière, fussent debout à ma place, et capables encore de monter à cheval. Ce n'est pas moi qui les pourrai remplacer, et Madame Marguerite....

—Marguerite ! interrompit Malestroit. Je n'ai point voulu te laisser parler avant de combattre, parce qu'il est des paroles qui amoindrissent le cœur d'un chevalier ; mais maintenant... qu'est-il arrivé ?

Chantepie tira de son doigt l'anneau de Marguerite, qu'il tendit à son seigneur. Amaury le porta à ses lèvres.

—Si je l'avais vu, murmura-t-il, je serais parti sans tirer l'épée.

—Et bien vous auriez fait, Monseigneur.

Ici Chantepie raconta la prise de Malestroit et la fuite de Marguerite. A mesure qu'il avançait dans son récit, le front d'Amaury se rembrunissait. Le pauvre seigneur parcourait du regard son camp jonché de cadavres, et comptait avec désespoir les quelques hommes d'armes qui lui restaient.

—N'importe ! dit-il enfin ; à cheval !

—Il me reste encore quelque chose à vous dire, reprit Chantepie. Une fois, durant son voyage, je me suis trouvé face à face avec Guy de Plélan.

—Et qu'as-tu fait ?

—Je l'ai frappé au visage en l'appelant traître et lâche.

—Toi ? s'écria Malestroit étonné.

—Ensuite, poursuivit Noël, je lui ai jeté mon gant, le provoquant, au nom d'Amaury de Malestroit, mon seigneur, à un combat mortel et sans merci.

—Bien, enfant ! Bien ! Tu as fait acte de noble homme, et je te dis merci de grand cœur... A cheval ! à cheval !

Les débris de la petite troupe se rangèrent autour de leur chef, et tous partirent au galop sur le chemin de Vannes.

Marguerite de Guer regagnait tristement le manoir de Gourla. Elle était affligée de la perte de son reliquaire, seulement parce que c'était un don de son époux, et ne prévoyant point les suites funestes de ce malheureux événement.

Il n'en était pas de même de Toussaint. Le bon veneur soupçonnait depuis longtemps Renot d'être un espion de Plélan, ou tout au moins un misérable cherchant à découvrir la retraite de sa maîtresse pour la vendre aux huguenots. L'empressement que Renot avait mis à se saisir du reliquaire au péril de sa vie, sa présence aux environs du manoir à cette heure tout concourait à changer ses doutes en certitude.

Si seulement, pensait-il en frappant sur son arbalète, j'avais eu ma bonne carabine, au lieu de ce joujou d'enfant, le drôle ne tiendrait pas entre ses mains, à l'heure qu'il est, le sort d'une noble maison... En attendant, il nous faudra, dès demain, choisir une autre retraite... Et Dieu sait quelle retraite nous pourrions choisir !

Tel était le sujet des méditations de Toussaint, lorsque, au moment de quitter la fine pelouse du marais pour prendre le sentier rocheux qui montait vers Gourla, Marguerite s'arrêta tout à coup et poussa un cri.

—Voyez ! voyez ! dit-elle en montrant l'autre rive.

—Le signal ! s'écria Toussaint en passant subitement de la tristesse à la joie la plus vive.—Béni soit Dieu qui vient en aide au moment du péril !

Une flamme, faible d'abord et voilée par la fumée, brillait au milieu des arbres de la Forêt-Neuve.—Bientôt elle s'élança en jets de pourpre, et illumina les troncs dépouillés de feuillage.

—Sauvés ! sauvés ! s'écrièrent en même temps la châtelaine et le fidèle serviteur.

Ils retournèrent en toute hâte au manoir. La première idée de Toussaint fut de faire monter la dame de Malestroit et son fils dans le chaland, sans prendre le temps d'aller chercher Noël sur l'autre bord ; mais il se souvint des périls que sa maîtresse avait courus déjà en semblable traversée. Depuis ce temps, les eaux avaient considérablement grandi ; le marais était devenu un vaste lac, dont les courants rapides et sujets à changer de place exigeaient l'habileté pratique d'un batelier de profession. Le veneur résolut d'aller cher-